

L'année 1707 s'ouvre lugubrement : la misère, un peuple qui implore la paix, une armée délabrée, des services défailants, des officiers atteints de pessimisme, des soldats sans pain et sans souliers.

Le roi s'adresse à son peuple, dont le patriotisme lui répond d'un noble élan. Les volontaires accourent. L'armée se ressaisit. Chamillart (contrôleur général des finances) disparaît ; on renouvelle l'administration ; on demande aux généraux des plans de campagne ; un autre esprit règne.

Acharnée, la coalition, prépare une triple invasion ; sur les Alpes, sur Belfort où du Bourg battra les Impériaux, aux Pays-Bas mais heureusement, elle ne sera prête qu'au mois de juin. C'est le moment où le roi annonce l'échec des pourparlers au commandant de son armée principale.

Il a envoyé Villars, à qui Boufflers a demandé à être adjoint. Villars est le seul qui ne connaisse pas le découragement. Il a la belle humeur qui répand la confiance. Tout se remet à sa vue et l'ennemi va s'apercevoir qu'une armée existe, en laquelle il ne croyait plus ! Villars est arrivé à Cambrai le 28 mars ; prêt à l'offensive, il a dû y renoncer ; mais au lieu de reculer derrière la Scarpe, il s'est établi entre cette rivière et la Lys : la « ligne de La Bassée » qu'il prolonge, à droite, par Marchiennes jusqu'à Denain.

Retranchements à grands reliefs, à fossés et avant-fossés, à redans et à redoutes, hérissés de canons. Derrière cette ligne, il est libre d'appuyer vers la droite ou vers la gauche et de répondre à l'attaque là où elle se présente.

Eugène et Marlborough sont autour de Lille. Ils hésitent. Renonçant à forcer nos lignes, ils se décident à une campagne de sièges et, après quelques feintes, ouvrent celui de Tournai le 7 juillet. Contre toute attente, cette place se rend dès le 3 septembre et l'ennemi, maître de l'Escaut, se porte vivement sur nous, franchit la Haine et vient au sud de cette place, en couvrir l'investissement. Notre ligne est tournée.

Villars a deux directives : « ne pas perdre de vue les places qui sont la barrière du royaume », mais éviter « l'occasion du combat ».

Il a suivi, pas à pas, au sud de la Haine, le mouvement de l'ennemi. A Quiévrain, il est fixé ; aussitôt, son parti est pris : il va faire lever le siège de Mons.

Sans bruit, l'armée s'infléchit à droite, défile derrière le bois et commence à déboucher dans la trouée de Malplaquet en quatre colonnes, son artillerie en avant ; son mouvement n'a pas même été éventé. Surpris, l'ennemi court aux armes, oppose une à une quelques brigades ; occasion unique de l'attaquer dans sa marche et en détail. C'est la bataille et une victoire certaine ; mais c'est aussi contrevenir aux ordres du roi.

A ce moment – trop tôt ou trop tard – Villars hésite, se souvient de sa consigne et s'arrête ! Au lieu d'imposer la bataille, il va s'arranger pour n'avoir qu'à la subir si l'ennemi veut le livrer. Il prend position en arrière du défilé.

« Compromis avec sa conscience », écrit Foch ; et, au lieu de la victoire, il va trouver la défaite.

La trouée de Malplaquet s'ouvre dans la barrière de forêts qui règne de Saint-Ghislain à Maubeuge. Villars s'y établit, se couvre de retranchements et d'abatis, tant dans l'intervalle qu'aux deux lisières du bois de Sars. Il réunit 110 000 hommes. Les alliés en comptent un peu plus ; c'est l'attaque.

Après avoir élevé la lisière du bois, les troupes de Marlborough y pénètrent. Villars y reprends l'offensive, mais il est blessé ; notre droite résiste à l'infanterie hollandaise lancée mal à propos, mais avec une énergie admirable, par le prince d'Orange.

Alors, voyant notre centre dégarni, Eugène y prononce son attaque définitive. Notre infanterie plie. En vain, notre infanterie font des retours offensifs, en vain notre cavalerie multiplie ses charges ; de toute part, l'ennemi nous presse et nous déborde et Boufflers donne le signal de la retraite.

Nous avons perdu 12 000 à 14 000 hommes (6 000 selon wikipedia), les alliés, plus de 20 000 et leur offensive est enrayée pour longtemps.